

Instytut Pamięci Narodowej - Gdańsk

<https://gdansk.ipn.gov.pl/pl2/aktualnosci/177520,Opowiadamy-Polske-swiatu-Polska-sztafeta-wolnosci.html>
03.05.2024, 09:58

Opowiadamy Polskę światu: Polska sztafeta wolności

Polacy nigdy nie godzili się, by o ich losach decydowali inni. W tę postawę wpisuje się XIX-wieczne Powstanie Styczniowe - heroiczna partyzancka wojna z rosyjskim okupantem - pisze dr Karol Nawrocki, prezes Instytutu Pamięci Narodowej w najnowszym miesięczniku opinii „Wszystko co najważniejsze”. Tekst ukazał się także w papierowym wydaniu „L'Opinion” oraz w mediach współpracujących w ramach projektu „Opowiadamy Polskę światu”.

La sélection de l'Opinion & WnWSZYTKO CO NAJWAŻNIEJSZE

Spécial Pologne

SUPPLÉMENT DE « L'OPINION » DATÉ DES 20 ET 21 JANVIER 2023 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Le relais polonais de la liberté

Le jeudi 4 août 1864, au soir, les églises de la vieille ville de Varsovie étaient pleines à craquer. Comme ce n'était pas un jour de fête religieuse, la très soupçonneuse police du tsar ne pouvait que se douter du motif de ces rassemblements : la nouvelle qui s'était propagée parmi les habitants de l'exécution des membres du Gouvernement national polonais, le lendemain, sur un verdict d'un tribunal russe.

Et le lendemain, une foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes vint faire son dernier adieu aux cinq condamnés à mort menés à la potence. L'ainé d'entre eux, le général Romuald Traugott, n'avait que 38 ans. Il était le chef de l'insurrection de janvier 1863, un grand soulèvement polonais visant à secouer le joug russe.

Bien que les combats se soient poursuivis jusqu'en automne 1864, la mort de Traugott et de ses quatre compagnons marqua un terme symbolique à cette révolte. « Ils montèrent, impassibles, sur l'échafaud, pour se soumettre avec un sang-froid parfait à leur destin », relatait sur le vif le *New York Times* qui, malgré la guerre civile en cours en Amérique, revint ce mois-là à deux reprises dans ses colonnes sur le « dernier acte de la tragédie de la rébellion polonaise ».

VIVRE EN GENS LIBRES
En ce milieu du XIX^e siècle, l'Occident sortait de la première phase de la révolution industrielle et ne cessait de se développer. En 1859, commençait le chantier du canal de Suez, qui allait raccourcir le chemin entre, d'un côté, l'Europe, et de l'autre l'Inde et l'Extrême Orient. L'année suivante, Étienne Lenoir brevetait en France son

moteur à gaz. En 1861, aux États-Unis, le télégraphe reliait la côte Est à la côte Ouest.

Cette modernité ne frappa à la porte de la Pologne - alors inexistant sur la carte d'Europe - qu'avec beaucoup de retard. Depuis la fin du XVIII^e siècle, notre pays était partagé entre trois entités ultra-puissantes : la Prusse, la Russie et l'Autriche. Considérés par Berlin, par Pétersbourg et surtout par Vienne comme une périphérie, les territoires polonais avaient été laissés à l'abandon. Mais, surtout, les Polonais ne pouvaient pas vivre en tant que gens libres : ils devaient faire face à la germanisation et à la russification, tous les soulèvements et insurrections étant brutalement réprimés.

« Point de réveries ! », déclara le nouveau tsar de Russie, Alexandre II, de passage, en 1856, à Varsovie.

En Pologne - comme on appelait cette partie initialement autonome des territoires polonais annexés par les Russes - les paysans attendaient toujours l'abolition du servage. Les manifestations patriotiques à Varsovie se terminaient par des tirs visant la foule désarmée et l'instauration de l'état de guerre. Ce qui fit déborder le vase ? Ce fut une nouvelle conscription en masse, qui devait inclure les personnes soupçonnées de conspiration. Le service militaire dans l'armée du tsar était synonyme de quinze années passées dans des conditions d'une extrême dureté, parfois à des milliers de kilomètres de la maison. Ainsi étaient-ils très nombreux à préférer prendre les armes contre l'occupant plutôt que d'accepter ce sort...

Le 22 janvier 1863 éclata donc l'insurrection qui allait connaître la plus longue de toute l'histoire de l'insoumission polonaise. Le Gouvernement



La liberté dont jouissent aujourd'hui les Polonais ne fut obtenue que par la génération de *Solidarność* : un mouvement social de masse, né sur la vague des grèves d'août 1980.

national provisoire appela ses compatriotes à livrer « la dernière bataille » pour la liberté et l'indépendance. En abolissant le servage, il clama que tous, « sans différence de foi et de famille », étaient désormais des « citoyens du pays, libres et égaux ». Ce fut un immense pas vers la construction d'une nation moderne.

ESEULÉS DANS LEUR LUTTE
Pour retrouver l'indépendance, la Pologne allait pourtant devoir attendre encore un demi-siècle. L'insurrection de janvier, dès le début, était une conscription de David contre Goliath. Certes, l'armée russe avait encaissé une défaite compromettante lors de

la guerre de Crimée (1853-1856), mais les Turcs y avaient été secondés par les troupes britanniques, françaises et sardes, toutes munies d'équipements très modernes... Les Polonais, eux, devaient affronter l'occupant complètement seuls.

« Pendant un moment, une guerre avec l'engagement de la France et éventuellement celui de l'Autriche et la Russie fut tout près de se produire... », écrit l'historien de renom Andrzej Nowak. Les Polonais, luttant pour leur liberté contre le despotisme du tsar, s'adjudèrent en effet la sympathie d'une grande part des opinions publiques occidentales, mais dans les cabinets gouvernementaux, ce fut la

Realpolitik qui prévalut : les insurgés n'obtinrent finalement aucun soutien militaire.

C'est plutôt la Russie qui obtint de l'aide. Signé le 8 février 1863 à Pétersbourg, la Convention d'Alvensleben prévoyait une coopération russo-prussienne dans l'écrasement de l'insurrection de janvier. L'Autriche, au départ indifférente à l'insurrection, proclama, en février 1864, l'état de siège en Galicie - comme on appelait à Vienne les territoires rattachés à la Pologne - et se joignit aux répressions à l'encontre des indépendantistes polonais. On peut dire que les trois puissances, une fois de plus, s'unirent contre la question polonaise.

250 ans de lutte contre l'impérialisme russe

J'HABITE À VARSOVIE, capitale de la Pologne, à 150 kilomètres en ligne directe de Brest-sur-le-Bouge en Biélorussie, aujourd'hui sous la botte de Poutine. Depuis 250 ans à des intervalles réguliers, les Russes ont pris la route reliant Brest à la capitale polonaise dans des expéditions impérialistes punitives, sous le mot d'ordre « À Varsovie ! », pour en finir « une fois pour toutes » avec la Pologne et les Polonais.

Le scénario est toujours le même : ils avancent sur leurs charrettes ou, plus récemment, dans leurs tanks ; ils brûlent, violent, tuent, ils exterminent l'intelligentsia polonaise ; les autres, ils les déportent en Sibérie ou les massacrent, pour ensuite jeter leurs corps dans des fosses recouvertes de chaux, comme à Katyn, Starobelsk, Ostashkov ; ils enlèvent des enfants ; ils volent tout ce qu'ils sont

capables d'emporter. Il est somme toute étonnant qu'après chaque raid impérialiste en provenance de l'Est - passés de dix jours à aujourd'hui - la Pologne se soit relevée, que les Polonais aient reconstruit leur pays, leur démographie, leur éducation, leur culture et même leur langue. Car tout cela était sciemment détruit.

Lors des expéditions impérialistes menées depuis 250 ans contre la Pologne, les Russes ont la plupart du temps agi de concert avec les Allemands. À quatre reprises déjà, Russes et Allemands se sont partagé mon pays. Ils l'ont fait pour pendant une longue période de 123 années, de 1795 à 1918. Ils l'ont refait en 1939, après que Staline et Hitler se soient mis d'accord sur le démembrement des terres polonaises. Quand, en 1944, les Russes marchaient sur Berlin, ils se sont arrêtés sur la rive droite de la Vistule, pour permettre aux Allemands de noyer le soulèvement de la capitale dans le sang et la raser, bâtiment après bâtiment. Peu

de gens en Occident le savent, mais le si beau centre de Varsovie, avec sa Vieille Ville et son Château royal, a été reconstruit à l'identique par les Polonais, après la guerre.

ACCEPTER OU SE BATTRE
Ces 150 kilomètres qui séparent Varsovie de la frontière avec la Biélorussie de Poutine continuent de faire résurger la question que se posaient déjà mes arrière-arrière-grands-parents, mes arrière-grands-parents et mes grands-parents : faut-il nous battre et résister à l'impérialisme, ou faut-il nous rendre ? Rendre notre terre, accepter les meurtres, les vols, entrer dans une forme de collaboration, ne serait-ce que pour faire du business (comme ce fut le cas entre 1945 et 1989, quand la Pologne, au sein du bloc soviétique, devait rendre sa richesse aux Russes). Faut-il relever la tête et nous défendre ou accepter la soumission ?

Le même dilemme traverse, depuis 250 ans, les consciences lituanaises, lettonnes, estoniennes, biélorusses, ukrainiennes, tchèques... Il y a 160 ans, en écho à ce dilemme, a éclaté l'un des nombreux soulèvements de l'histoire polonaise. En 1863, les Polonais, les

Ukrainiens, les Lituanais, les Biélorusses ont ensemble affronté la Russie. Après un an et demi de combats, après de nombreux blessés et morts, les Russes ont déporté en Sibérie les insurgés restant. Mais d'autres soulèvements allaient suivre. Tel est après tout le destin de nos pays.

Cela explique que nous nous résistions unis aujourd'hui. Tout d'abord dans le soutien apporté aux Ukrainiens sur notre sol ; accueillis dans les maisons polonaises sans qu'il soit nécessaire de mettre en place des camps de réfugiés, avec les mêmes droits dont jouissent les Polonaises et les Polonais quant à l'accès à l'aide sociale, l'éducation, les soins de santé etc. Mais aussi en Ukraine, à travers la mise à disposition de nos équipements militaires, en forçant les autres pays à faire de même. Nous recherchons au sein de l'Otan et de l'UE des alliances responsables et sérieuses au nom de la communauté des pays de la République d'antan, qui tient tête, une fois de plus en 250 ans d'histoire, à l'impérialisme despotique russe.

Aujourd'hui, soutenir l'Ukraine agressive est un devoir du monde civilisé.

Eryk Mistewicz

REFUS DE LA SOUMISSION

Comment, malgré ces circonstances, les insurgés tinrent-ils presque deux années, livrant plus de mille batailles et escarmouches, face à un adversaire largement supérieur en effectifs ? Pour les raisons mêmes qui expliquent, qu'à de maintes reprises - ultérieurement et postérieurement, les Polonais décidèrent de prendre les armes, quand d'autres voulaient la soumission : au nom du refus de la soumission, pour préserver l'honneur et la dignité personnelle.

Ce fut le cas déjà au XVIII^e siècle, quand, affaiblie, la République tenta de s'arracher à la tutelle russe. Ce fut le cas aussi tout au long du XIX^e siècle, quand la Pologne lutta afin de refaire son apparition sur la carte de l'Europe, et au XX^e siècle, quand elle fut victime de deux totalitarismes : le nazisme allemand puis le communisme soviétique. La liberté dont nous jouissons aujourd'hui, ne fut obtenue que par la génération de *Solidarność* - un mouvement social de masse, né sur la vague des grèves d'août 1980.

La Pologne de l'entre-deux-guerres (1918-1939), souveraine et indépendante, vénérait les vétérans de l'insurrection de janvier, des héros qui inspirèrent avec succès les générations postérieures à la lutte pour la liberté. Nous leur devons le même respect aujourd'hui, 160 ans plus tard. Et quand l'Ukraine fait face à l'invasion russe, nous voyons clairement que la liberté n'est pas donnée une fois pour toutes. Il faut la soigner, et, si nécessaire, être prêt à la défendre.

Karol Nawrocki

**Poniżej publikujemy tekst prezesa IPN dr. Karola Nawrockiego
w języku polskim, angielskim, włoskim, francuskim, hiszpańskim i ukraińskim**

Karol Nawrocki, Prezes Instytutu Pamięci Narodowej

Polska sztafeta wolności

Polacy nigdy nie godzili się, by o ich losach decydowali inni. W tę postawę wpisuje się XIX-wieczne Powstanie Styczniowe - heroiczna partyzancka wojna z rosyjskim okupantem.

W czwartkowy wieczór 4 sierpnia 1864 roku kościoły na warszawskim Starym Mieście pękały w szwach. Dzień nie był świąteczny, więc czujna policja carska domyślała się, co jest powodem tak liczного gromadzenia się wiernych w świątyniach. Oto wśród mieszkańców miasta rozeszła się wieść, że następnego dnia zostaną straceni - wyrokiem rosyjskiego sądu - członkowie polskiego Rządu Narodowego.

Nazajutrz wielotysięczny tłum w milczeniu żegnał pięciu skazańców prowadzonych na szubienicę. Najstarszy z nich, generał Romuald Traugutt, miał zaledwie 38 lat. Był przywódcą Powstania Styczniowego - wielkiego polskiego zrywu, podjętego, by zrzucić rosyjskie jarzmo. Choć walki ciągnęły się jeszcze do jesieni, śmierć Traugutta i czterech jego towarzyszy była symbolicznym końcem tej insurekcji. „Wstąpili na szafot niewzruszenie i poddali się swemu losowi z perfekcyjnym [...] opanowaniem” - relacjonował na gorąco „New York Times”. Mimo że w Ameryce trwała wojna domowa, gazeta dwukrotnie znalazła miejsce na swych łamach, by w tych sierpniowych dniach przybliżyć czytelnikom „ostatni akt w tragedii polskiej rebelii”.

Życ jak wolni ludzie

Połowa XIX wieku to czas, gdy Zachód ma już za sobą pierwszą fazę rewolucji przemysłowej - i wciąż się rozwija. W roku 1859 rusza budowa Kanału Sueskiego, co radykalnie skróci drogę z Europy do Indii i na Daleki Wschód. Rok później Étienne Lenoir opatentuje we Francji swój silnik spalinowy. W roku 1861 telegraf łączy wschodnie wybrzeże Ameryki z zachodnim.

Do Polski, nieobecnej wówczas na mapie świata, nowoczesność puka z dużym opóźnieniem. Od końca XVIII wieku kraj jest podzielony między trzy potężne mocarstwa: Prusy, Rosję i Austrię. Z perspektywy Berlina, Petersburga, a zwłaszcza Wiednia ziemie polskie są położone peryferyjnie - i traktowane po macoszemu. Ale to niejedyny problem. Polacy nie mogą żyć jak wolni ludzie. Muszą się bronić przed germanizacją i rusyfikacją, a wszelkie zrywy niepodległościowe są brutalnie tłumione.

„Żadnych marzeń!” - oświadczył nowy car Rosji Aleksander II, gdy w roku 1856 gościł w Warszawie. W Królestwie Polskim - jak nazywano, zrazu autonomiczną, część zaboru

rosyjskiego – chłopci wciąż nie mogli się doczekać uwłaszczenia. Patriotyczne manifestacje w Warszawie kończyły się strzelaniem do bezbronnego tłumu i wprowadzeniem stanu wojennego. Czarę goryczy przepełnił nowy pobór do wojska, który miał objąć osoby podejrzane o działalność konspiracyjną. Rekrutów czekała piętnastoletnia służba w carskiej armii – w tragicznych warunkach, nierzadko tysiące kilometrów od domu. Wielu wołało stanąć do walki, niż godzić się z takim losem.

Tak oto 22 stycznia 1863 roku wybuchło powstanie, które miało się okazać najdłuższym z polskich zrywów porozbiorowych. Tymczasowy Rząd Narodowy wezwał rodaków „na pole walki już ostatniej” o wolność i niepodległość. Jednocześnie ogłosił uwłaszczenie chłopów i podkreślił, że wszyscy, „bez różnicy wiary i rodu”, są „wolnymi i równymi Obywatelami kraju”. Był to wielki krok w budowaniu nowoczesnego narodu.

Samotna walka

Ale na niepodległość przyszło czekać Polakom jeszcze ponad pół wieku. Powstanie Styczniowe od początku było starciem Dawida z Goliatem. Owszem, armia rosyjska miała za sobą kompromitującą porażkę w wojnie krymskiej (1853–1856). Tam jednak Turków wsparły nowoczesnie wyposażone wojska państw zachodnich: Wielkiej Brytanii, Francji i Królestwa Sardynii. Polakom natomiast przyszło walczyć w samotności.

„Przez chwilę wojna z udziałem Francji i ewentualnie Austrii przeciwko Rosji wydawała się wisieć na włosku...” – pisze uznany historyk Andrzej Nowak. Z Polakami, walczącymi o wolność przeciwko carskiemu despotyzmowi, sympatyzowała duża część zachodniej opinii publicznej. Ale w gabinetach rządowych zwyciężyła specyficznie pojmowana Realpolitik. Pomoc wojskowa dla powstania nie nadeszła.

To raczej Rosja otrzymała wsparcie. Konwencja Alvenslebena, zawarta 8 lutego 1863 roku w Petersburgu, przewidywała rosyjsko-pruską współpracę w tłumieniu Powstania Styczniowego. Austria, początkowo obojętna wobec insurekcji, w lutym 1864 roku ogłosiła stan oblężenia w Galicji – jak nazywano w Wiedniu ziemie zabrane Rzeczypospolitej – i przyłączyła się do represji wobec polskich działaczy niepodległościowych. Można powiedzieć, że trzech zaborców raz jeszcze zjednoczyło się przeciwko sprawie polskiej.

Ktoś zapyta, dlaczego mimo to powstańcy walczyli przez prawie dwa lata, tocząc ponad tysiąc bitew i potyczek z przeważającym wojskiem rosyjskim. Z tych samych powodów, dla których wielokrotnie wcześniej i później Polacy decydowali się podnieść broń, gdy inni chcieli ich sobie podporządkować. Z niezgody na zniewolenie, dla zachowania honoru i godności osobistej. Tak było już w XVIII wieku, gdy osłabiona Rzeczpospolita próbowała się wyrwać spod rosyjskiej kurateli. Tak było przez cały wiek XIX, gdy Polska walczyła o powrót na mapę świata. A także w wieku XX, gdy padła ofiarą dwóch totalitaryzmów: niemieckiego nazizmu i sowieckiego komunizmu. Wolność, którą cieszymy się dzisiaj, na dłużej wywalczyło dopiero pokolenie „Solidarności” – wielkiego ruchu społecznego, który zrodził się na fali strajków sierpniowych 1980 roku.

Przedwojenna niepodległa Polska (1918-1939) z wielkim szacunkiem traktowała weteranów Powstania Styczniowego – ludzi, którzy skutecznie inspirowali kolejne pokolenia do walki o wolność. Taki sam szacunek jesteśmy im winni dziś, po 160 latach. I gdy Ukraina broni się przed rosyjską inwazją, widzimy wyraźnie, że wolność nie jest dana raz na zawsze. Wciąż trzeba ją pielęgnować, a gdy to konieczne – stanąć do walki.

Karol Nawrocki

Karol Nawrocki, President of the National Remembrance Institute

Polish Relay for Freedom

Poles have always refused to their fate being decided by others. The nineteenth-century January Uprising - a heroic guerrilla war against the Russian occupier - fits in this attitude.

On Thursday evening, August 4, 1864, the churches in Warsaw's Old Town were bursting at the seams. It wasn't a holiday, and the heedful tsarist police guessed the reason for such large church gatherings. Word had spread among the citizens that members of the Polish National Government would be executed the following day by order of a Russian court.

The next day, a crowd of several thousand people silently bid farewell to the five condemned men on their way to the gallows. The oldest of them, General Romuald Traugutt, was only 38 years old. He was the leader of the January Uprising, the great Polish rebellion against the Russian yoke. Although the fighting continued into the autumn, the death of Traugutt and four of his comrades was the symbolic end of the insurrection. „They stepped upon the scaffold firmly, and underwent their fate with perfect [...] composure,” the New York Times reported shortly after. Even though America was in the throes of civil war, the newspaper made space for the account of “the last act in the tragedy of the Polish rebellion” twice in those August days.

To live a free man

In the mid-19th century, the West is already over the first phase of the Industrial Revolution – and still developing. In 1859, the construction of the Suez Canal begins, radically shortening the route from Europe to India and the Far East. A year later, in France, Étienne Lenoir patents his internal combustion engine. In 1861, the telegraph connects the American east and west coasts.

To Poland, absent from the world map, modernity arrives long delayed. Since the end of the 18th century, the country has been divided between three mighty powers: Prussia, Russia and Austria. Berlin, St Petersburg and, especially, Vienna consider the Polish lands peripheral and treat them with neglect. But this is not the only problem. Poles cannot live a free life. They have to defend themselves against Germanisation and Russification, but all

revolts for independence are brutally suppressed.

“No dreams!” declares the new Russian Tsar Alexander II when he visits Warsaw in 1856. In the Kingdom of Poland – as the initially autonomous part of the Russian partition is called – the peasants are still waiting for enfranchisement. Patriotic demonstrations in Warsaw end with fire being opened at the defenceless crowds and martial law being introduced. New conscription to the army, which was to include the conspiratorial activity suspects, is the last straw. The recruits face 15 year-service in the tsarist army, in dire conditions and often thousands of kilometres from home. Many prefer to fight rather than accept such a fate.

Thus, on January 22, 1863, an uprising breaks out, becoming the longest of the Polish post-partition rebellions. The provisional National Government calls its compatriots “to final battle” for freedom and independence. At the same time, it proclaims the enfranchisement of peasants and emphasises that all people, “regardless of faith and ancestry”, are “free and equal Citizens of the country”. It is a big step in the rise of the modern nation.

A lonely fight

All their efforts notwithstanding, the Poles still had to wait more than half a century for their independence. The January Uprising was a clash between Goliath and David. While the Russian army had suffered an embarrassing defeat in the Crimean War (1853-1856), it was not just against the Turks, who were supported by the modernly equipped armies of the Western states: Britain, France and the Kingdom of Sardinia. The Poles, however, had to fight alone.

“Involvement of France and, possibly, Austria in the war against Russia seemed to hang in the balance for a while...” says acclaimed historian Andrzej Nowak. A large part of Western public opinion sympathised with the Polish people fighting for freedom against tsarist despotism. But in the government cabinets, a peculiarly regarded Realpolitik prevailed. Military aid for the uprising had never arrived.

In fact, it was Russia that received support. The Alvensleben Convention, signed on February 8, 1863 in St Petersburg, provided for Russian-Prussian cooperation in suppressing the January Uprising. In February 1864, Austria declared the state of siege in Galicia – as they called the lands seized from the Republic of Poland – despite being initially indifferent to the insurrection, and thus joined in the repression of Polish independence activists. It can be fairly said that the three partitioners once again united against the Polish cause.

One can ask why, despite all of this, the insurgents fought for almost two years, in more than a thousand battles and skirmishes, against the superior Russian army. Well, for the same reasons they picked up arms when others wanted to subjugate them many times before and since – they did it to preserve their honour and personal dignity, and because they refused to be enslaved. That was the case even back in the 18th century when the

weakened Polish Republic tried to break free from Russian supervision, or throughout the entire 19th century when Poland struggled to return to the world map. And it was so in the 20th century when the country fell victim to two totalitarian regimes: German Nazism and Soviet communism. The long-lasting freedom we enjoy today had been won only recently by the generation of “Solidarity” – a great social movement born of the wave of strikes in August 1980.

Pre-war independent Poland (1918-1939) displayed great respect to the veterans of the January Uprising – the people who inspired subsequent generations to fight for freedom. Today, one hundred sixty years later, we owe them the same respect. As Ukraine defends itself against the Russian invasion, it is all too clear that freedom is not a given. We need to cherish it and, when necessary, stand up and fight for it.

Karol Nawrocki

Karol Nawrocki, Presidente dell'Istituto della Memoria Nazionale

La staffetta polacca per la libertà

I polacchi non hanno mai acconsentito a che il loro destino fosse deciso da altri. Questo atteggiamento caratterizza l'insurrezione di gennaio del XIX secolo - un'eroica guerra partigiana contro l'occupazione russa.

Il giovedì sera del 4 agosto 1864, le chiese del centro storico di Varsavia erano affollate. Il giorno non era festivo, quindi la vigile polizia zarista indovinò quale fosse il motivo di un così grande raduno di fedeli nelle chiese. Tra i cittadini si diffuse la notizia che il giorno seguente sarebbero stati giustiziati – per sentenza di un tribunale russo – i membri del governo nazionale polacco.

All'indomani, una folla di diverse migliaia di persone si accomiatò in silenzio dai cinque condannati, che furono condotti al patibolo. Il più anziano di loro, il generale Romuald Traugutt, aveva solo 38 anni. Era leader dell'insurrezione di gennaio – la grande insurrezione polacca intrapresa per liberarsi del giogo russo. Sebbene i combattimenti fossero proseguiti fino all'autunno, la morte di Traugutt e di quattro dei suoi compagni era stata la fine simbolica di questa insurrezione. “Salirono sul patibolo impassibili e si sottomisero al loro destino con perfetta [...] compostezza”, riportava a caldo il New York Times. Nonostante l'America fosse nel bel mezzo di una guerra civile, il giornale trovò due volte spazio sulle sue pagine per portare ai suoi lettori, in quei giorni d'agosto, “l'ultimo atto nella tragedia della ribellione polacca”.

Vivere da persone libere

La metà del XIX secolo era un periodo in cui l'Occidente aveva superato la prima fase della Rivoluzione industriale e si stava ancora sviluppando. Nel 1859 iniziò la costruzione del

Canale di Suez, che avrebbe accorciato radicalmente i tempi di percorrenza tra Europa, India ed Estremo Oriente. Un anno dopo, Étienne Lenoir brevettò in Francia il suo motore a combustione interna. Nel 1861, il telegrafo collegò la costa orientale dell'America con quella occidentale.

La Polonia, allora assente dalla mappa del mondo, fu investita dalla modernità con un grande ritardo. Dalla fine del XVIII secolo, il Paese fu diviso fra tre potenti potenze: Prussia, Russia e Austria. Dal punto di vista di Berlino, di San Pietroburgo e soprattutto di Vienna, le terre polacche furono situate in periferia – e trattate con negligenza. Ma questo non fu l'unico problema. I polacchi non poterono vivere come persone libere. Dovettero difendersi dalla germanizzazione e dalla russificazione, mentre qualsiasi rivolta per l'indipendenza venne brutalmente repressa.

“Niente sogni!” – dichiarò il nuovo zar russo Alessandro II quando visitò Varsavia. Nel Regno di Polonia – come veniva chiamata la parte un tempo autonoma della spartizione russa – i contadini non vedevano l'ora di ottenere l'affrancamento. Manifestazioni patriottiche in Varsavia si conclusero con la fucilazione di folle inermi e l'imposizione della legge marziale. L'amarezza fu esacerbata da un nuovo arruolamento nell'esercito, che avrebbe dovuto includere persone sospettate di attività cospiratorie. Le reclute dovevano affrontare 15 anni di servizio nell'esercito zarista – in condizioni disastrose, spesso a migliaia di chilometri di distanza da casa. Molti preferirono combattere, piuttosto che accettare un simile destino.

Così, il 22 gennaio 1863, scoppiò un'insurrezione che si sarebbe rivelata la più lunga delle rivolte polacche successive alla spartizione. Il Governo Nazionale Provvisorio fece appello ai suoi compatrioti “all'ultimo campo di battaglia” per la libertà e l'indipendenza. Allo stesso tempo, annunciò l'affrancamento di contadini e sottolineò che tutti, “senza distinzione di fede e di stirpe”, sono “cittadini liberi ed eguali del Paese”. Questo fu un grande passo nella costruzione della nazione moderna.

Una lotta solitaria

Ma i polacchi dovettero aspettare ancora più di mezzo secolo per ottenere l'indipendenza. La rivolta di gennaio fu fin dall'inizio uno scontro tra Davide e Golia. In effetti, l'esercito russo aveva subito una imbarazzante sconfitta nella guerra di Crimea (1853-1856). Lì, tuttavia, i turchi erano sostenuti da eserciti modernamente equipaggiati degli Stati occidentali: Gran Bretagna, Francia e Regno di Sardegna. I polacchi, invece, dovettero combattere da soli.

“Per un attimo, la guerra che coinvolgeva la Francia e forse l'Austria contro la Russia, sembrò appesa a un filo...” – scrisse l'acclamato storico Andrzej Nowak. Gran parte dell'opinione pubblica occidentale simpatizzava con i polacchi in lotta per la libertà contro il dispotismo zarista. Ma nei gabinetti di governo prevaleva la Realpolitik, concepita in modo specifico. Gli aiuti militari per l'insurrezione non arrivarono.

A ricevere il sostegno fu piuttosto la Russia. La Convenzione di Alvensleben, conclusa l'8 febbraio 1863 a San Pietroburgo, prevedeva la cooperazione russo-prussiana per la repressione dell'insurrezione di gennaio. L'Austria, inizialmente indifferente all'insurrezione, nel febbraio 1864 dichiarò uno stato d'assedio in Galizia – come venivano chiamate a Vienna le terre annesse alla Repubblica – e si unì alla repressione degli attivisti indipendentisti polacchi. Si può dire che i tre spartitori si furono nuovamente uniti contro la causa polacca.

Qualcuno si chiederà perché, nonostante ciò, gli insorti abbiano combattuto per quasi due anni, combattendo più di mille battaglie e scaramucce contro il superiore esercito russo. Per le stesse ragioni per cui molte volte, prima e dopo, i polacchi decisero di imbracciare le armi quando altri volevano sottometterli. Per dissenso dalla schiavitù, per preservare l'onore e la dignità personale. Questo era già avvenuto nel XVIII secolo, quando l'indebolita Repubblica cercò di liberarsi dalla tutela russa. Fu così per tutto il XIX secolo, quando la Polonia lottava per tornare sulla mappa del mondo. E anche nel XX secolo, quando fu vittima di due totalitarismi: Nazismo tedesco e comunismo sovietico. La libertà di cui godiamo oggi fu conquistata per un periodo più lungo solo dalla generazione di Solidarność, un grande movimento sociale nato sull'onda dello sciopero contro l'Unione Sovietica dell'agosto 1980.

La Polonia indipendente dell'anteguerra (1918-1939) trattava con grande rispetto i veterani dell'insurrezione di gennaio, persone che avevano efficacemente ispirato le generazioni successive a lottare per la libertà. Oggi, 160 anni dopo, dobbiamo loro lo stesso rispetto. E mentre l'Ucraina si difende dall'invasione russa, possiamo vedere chiaramente che la libertà non viene data una volta per tutte. Bisogna sempre custodirla e, quando è necessario, combattere per essa.

Karol Nawrocki

Karol Nawrocki, Président de l'Institut de la mémoire nationale de Pologne

Le relai polonais de liberté

Les Polonais n'ont jamais accepté que les autres décident de leur sort. C'est dans cette attitude que s'inscrit l'insurrection de janvier 1863 - une guerre de partisans héroïque contre l'occupant russe.

Le jeudi 4 août 1864, au soir, les églises de la vieille ville de Varsovie étaient pleines à craquer. Comme ce n'était pas un jour de fête religieuse, la très soupçonneuse police du tsar ne pouvait que se douter du motif de ces rassemblements : la nouvelle qui s'était propagée parmi les habitants de l'exécution, le lendemain, sur un verdict d'un tribunal russe, des membres du Gouvernement national polonais.

Le lendemain, une foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes vint faire son dernier adieu aux cinq condamnés à mort menés à la potence. L'aînée d'entre eux, le général Romuald Traugutt, n'avait que 38 ans. Il était le chef de l'insurrection de janvier – un grand soulèvement polonais en vue de secouer le joug russe. Bien que les combats se soient poursuivis jusqu'en automne 1864, la mort de Traugutt et de ces quatre compagnons marqua un terme symbolique à cette révolte. « Ils montèrent, impassibles, sur l'échafaud, pour s'y résoudre avec un sang-froid parfait à leur destin » – relatait sur le vif le New York Times, qui, malgré une guerre civile en cours en Amérique, revint ce mois-là à deux reprises dans ses colonnes sur le « dernier acte de la tragédie de la rébellion polonaise ».

Vivre en gens libres

Le milieu du XIXe siècle était le moment où l'Occident sortait de la première phase de la révolution industrielle et ne cessait de se développer. En 1859, commença le chantier du canal de Suez, ce qui allait raccourcir le chemin entre, d'un côté, l'Europe, et de l'autre l'Inde et l'Extrême Orient. L'année suivante, Étienne Lenoir breveta en France son moteur à gaz. En 1861, aux États-Unis, le télégraphe relia la côte est à la côte ouest.

Cette modernité ne frappa à la porte de la Pologne – alors inexistante sur la carte d'Europe – qu'avec beaucoup de retard. Depuis la fin du XVIIIe siècle, notre pays était partagé entre trois entités ultrapuissantes : la Prusse, la Russie et l'Autriche. Considérés par Berlin, Pétersbourg et surtout Vienne comme une périphérie, les territoires polonais avaient été laissés à l'abandon. Ce n'était pourtant pas le seul problème : les Polonais ne pouvaient pas vivre en tant que gens libres. Ils devaient faire face à la germanisation et à la russification, tous les soulèvements indépendantistes étant brutalement réprimés.

« Point de rêveries ! », déclara le nouveau tsar de Russie, Alexandre II, de passage, en 1856, à Varsovie. Au Royaume de Pologne – comme on appelait cette partie initialement autonome des territoires polonais annexés par les Russes – les paysans attendaient toujours l'abolition du servage. Les manifestations patriotiques à Varsovie se terminaient par des tirs visant la foule désarmée et l'instauration de l'état de guerre. Ce qui fit déborder le vase, c'était une nouvelle levée en masse qui devait inclure les personnes soupçonnées de conspiration. Le service militaire dans l'armée du tsar était synonyme de quinze années passées dans des conditions d'une extrême dureté, parfois à des milliers de kilomètres de la maison. Ainsi étaient-ils très nombreux à préférer prendre les armes contre l'occupant que d'accepter ce sort.

Le 22 janvier 1863 éclata donc l'insurrection qui allait s'avérer la plus longue de toute l'histoire de l'insoumission polonaise. Le Gouvernement national provisoire en appela aux compatriotes de livrer « la dernière bataille » pour la liberté et l'indépendance. En abolissant le servage, il clama que tous, « sans différence de foi et de famille », étaient désormais des « citoyens du pays libres et égaux ». Ce fut un immense pas vers la construction d'une nation moderne.

Esseulés dans leur lutte

Pour retrouver l'indépendance, la Pologne allait pourtant devoir attendre encore un demi-siècle. L'insurrection de janvier, dès le début, était une confrontation de David contre Goliath. Certes, l'armée russe encaissa une défaite compromettante dans la guerre de Crimée (1853-1856), mais les Turcs y furent secondés par les troupes britanniques, françaises et sardes, toutes munies d'équipements très modernes. Les Polonais, eux, devaient affronter l'occupant complètement seuls.

« Pendant un moment, une guerre avec l'engagement de la France et éventuellement celui de l'Autriche contre la Russie était tout près de se produire... », écrit l'historien de renom Andrzej Nowak. Les Polonais luttant pour leur liberté contre le despotisme du tsar s'adjugèrent en effet la sympathie d'une grande part des opinions publiques occidentales, mais dans les cabinets gouvernementaux, c'était la Realpolitik qui prévalut. Les insurgés n'obtinrent donc aucun soutien militaire.

C'était plutôt la Russie qui obtint de l'aide. Signée le 8 février 1863 à Pétersbourg, la Convention d'Alvensleben prévoyait une coopération russo-prussienne dans l'étouffement de l'insurrection de janvier. L'Autriche, au départ indifférente à l'insurrection, proclama, en février 1864, l'état de siège en Galicie – comme on appelait à Vienne les territoires repris à la Pologne – et se joignit aux répressions à l'encontre des indépendantistes polonais. On peut dire que les trois puissances, une fois de plus, s'unirent contre la question polonaise.

Quelqu'un pourrait demander comment, malgré ces circonstances, les insurgés tinrent presque deux années, en livrant plus de mille batailles et escarmouches, face à un adversaire largement supérieur en effectifs ? Pour les mêmes raisons, pour lesquelles, à de maintes reprises – ultérieurement et postérieurement – les Polonais décidèrent de prendre les armes, quand d'autres voulaient se les assujettir : au nom du refus de la soumission et pour préserver l'honneur et la dignité personnelle. Ce fut le cas déjà au XVIIIe siècle, quand, affaiblie, la République tenta de s'arracher à la tutelle russe. Ce fut le cas tout au long du XIXe siècle, quand la Pologne lutta afin de refaire son apparition sur la carte d'Europe, et au XXe siècle, quand elle fut victime de deux totalitarismes : le nazisme allemand et le communisme soviétique. La liberté dont nous jouissons aujourd'hui, ne fut obtenue que par la génération de Solidarnosc – un mouvement social de masse, né sur la vague des grèves d'août 1980.

La Pologne de l'entre-deux-guerres (1918-1939), souveraine et indépendante, vénérât les vétérans de l'insurrection de janvier – des gens qui inspirèrent avec succès les générations postérieures à la lutte pour la liberté. Nous leur devons le même respect aujourd'hui, 160 ans plus tard. Et quand l'Ukraine fait face à l'invasion russe, nous voyons clairement que la liberté n'est pas donnée une fois pour toutes. Il faut la soigner, et, si nécessaire, être prêt à la défendre.

Karol Nawrocki

Karol Nawrocki, Presidente del Instituto de la Memoria Nacional

La carrera de relevos Polaca por la libertad

Los polacos nunca han aceptado que su destino lo decidan otros. El Levantamiento de Enero del siglo XIX, una heroica guerra de guerrillas contra los ocupantes rusos, forma parte de esta actitud.

La noche del jueves 4 de agosto de 1864, la gente abarrotaba las iglesias del centro histórico de Varsovia. El día no era festivo, por lo que la vigilante policía zarista adivinó el motivo de tan numerosa concentración de fieles en los templos. Entre los habitantes de la ciudad corrió la noticia de que los miembros del Gobierno Nacional polaco serían ejecutados al día siguiente por sentencia de un tribunal ruso.

Al día siguiente, una multitud de miles de personas despidió en silencio a los cinco condenados que eran conducidos a la horca. El mayor de ellos, el general Romuald Traugutt, tenía apenas 38 años. Fue el líder del Levantamiento de Enero, la gran insurrección polaca emprendida para librarse del yugo ruso. Aunque los combates continuaron hasta otoño, la muerte de Traugutt y de cuatro de sus camaradas fue el final simbólico de esta insurrección. “Subieron impasibles al cadalso y se sometieron a su destino con perfecto [...] aplomo” - informaba poco después el New York Times. A pesar de que en América se estaba librando una guerra civil, el periódico encontró en aquellos días de agosto dos veces espacio en sus páginas para acercar a los lectores “el último acto en la tragedia de la rebelión polaca”.

Vivir como personas libres

A mediados del siglo XIX, Occidente se encuentra inmerso en la primera fase de la revolución industrial, que aún no ha concluido. En 1859 comenzó la construcción del Canal de Suez, que acertó radicalmente la ruta de Europa a la India y al Extremo Oriente. Un año más tarde, Étienne Lenoir patenta en Francia su motor de combustión interna. En 1861, el telégrafo une la costa este de América con la costa oeste.

La modernidad llamaba a la puerta de Polonia, entonces ausente del mapa mundial, tras un largo retraso. Desde finales del siglo XVIII, el país estaba dividido entre tres poderosas potencias: Prusia, Rusia y Austria. Desde la perspectiva de Berlín, San Petersburgo y, sobre todo, Viena, las tierras polacas son periféricas, y tratadas sin la debida atención. Pero este no es el único problema. Los polacos no pueden vivir como personas libres. Tienen que defenderse de la germanización y la rusificación, y cualquier brote de independencia es brutalmente reprimido.

“¡Nada de sueños!” - declaraba el nuevo zar ruso Alejandro II durante su visita a Varsovia en 1856. En el Reino de Polonia, como era denominada la antigua parte autónoma de la

partición rusa, los campesinos deseaban alcanzar la manumisión. Las manifestaciones patrióticas en Varsovia terminaron con el tiroteo a las multitudes indefensas y la imposición de la ley marcial. El nuevo servicio militar obligatorio, que debía incluir a los sospechosos de actividades conspirativas, acabó por empeorar las cosas. Los reclutas se enfrentaban a quince años de servicio en el ejército zarista, en condiciones terribles y a menudo a miles de kilómetros de su hogar. Muchos prefirieron revelarse y luchar antes que aceptar tal destino.

Así, el 22 de enero de 1863, estalló un levantamiento que iba a resultar ser la más larga de las rebeliones armadas polacas posteriores a la partición. El Gobierno Nacional Provisional convocó a los compatriotas “al campo de la ya última batalla” por la libertad y la independencia. Al mismo tiempo, proclamó la manumisión de los campesinos y subrayó que todos, “sin distinción de fe o linaje”, eran “Ciudadanos libres e iguales del país”. Fue un gran paso en la construcción de una nación moderna.

Una lucha solitaria

Pero los polacos aún tuvieron que esperar más de medio siglo para lograr la independencia. Desde el principio, el Levantamiento de Enero fue un enfrentamiento entre David y Goliat. Sí, el ejército ruso había sufrido una vergonzosa derrota en la guerra de Crimea (1853-1856). Allí, sin embargo, los turcos contaron con el apoyo de tropas modernamente equipadas procedentes de países occidentales: Reino Unido, Francia y el Reino de Cerdeña. Los polacos, en cambio, tuvieron que luchar solos.

“Durante un tiempo, una guerra con la participación de Francia y posiblemente Austria contra Rusia parecía pender de un hilo...” – escribe el reconocido historiador Andrzej Nowak. Gran parte de la opinión pública occidental simpatizaba con los polacos, que luchaban por la libertad contra el despotismo zarista. Pero en los despachos gubernamentales prevalecía una Realpolitik peculiarmente concebida. La ayuda militar para el levantamiento no llegó.

Más bien, fue Rusia la que recibió apoyo. La Convención Alvensleben, celebrada en San Petersburgo el 8 de febrero de 1863, preveía la cooperación ruso-prusiana para la represión del Levantamiento de Enero. Austria, inicialmente indiferente a la insurrección, declaró en febrero de 1864 el estado de sitio en Galitzia, como se denominaban en Viena las tierras anexionadas a la República, y se sumó a la represión de las acciones independentistas polacas. Puede decirse que los tres invasores volvieron a unirse contra la causa polaca.

Alguien se preguntará por qué, a pesar de ello, los insurgentes lucharon durante casi dos años, librando más de mil batallas y enfrentamientos contra el superior ejército ruso. Por las mismas razones por las que, muchas veces antes y después, los polacos optaron por coger las armas cuando otros querían subyugarlos. Por estar en contra de la esclavitud, para mantener el honor y la dignidad personal. Esto ya ocurrió en el siglo XVIII, cuando la

debilitada República intentó liberarse de la tutela rusa. Así fue durante todo el siglo XIX, mientras Polonia luchaba por regresar al mapa mundial. Y también en el siglo XX, cuando fue víctima de dos totalitarismos: el nazismo alemán y el comunismo soviético. La libertad de la que disfrutamos hoy solo la conquistó durante más tiempo la generación de “Solidaridad”, el gran movimiento social nacido sobre la ola de las huelgas de agosto de 1980.

La Polonia independiente de preguerra (1918-1939) trató con gran respeto a los veteranos del Levantamiento de Enero, personas que inspiraron de hecho a las generaciones posteriores a luchar por la libertad. Hoy, 160 años después, les debemos el mismo respeto. Y mientras Ucrania se defiende de la invasión rusa, vemos claramente que la libertad no se obtiene de una vez para siempre. Hay que cuidar de ella constantemente y, cuando sea necesario, combatir para defenderla.

Karol Nawrocki

Karol Nawrocki, глава Института национальной памяти

Польська естафета свободи

Поляки ніколи не погоджувалися на те, щоб інші вирішували їхню долю. Такому ставленню відповідає Січневе повстання XIX століття - героїчна партизанська війна проти російських окупантів.

Увечері четверга, 4 серпня 1864 року, церкви у Старому місті Варшави тріщали по швах. День не був святковим, тож пильна царська поліція здогадувалася, що стало причиною такого великого скупчення вірних у храмах. Серед мешканців міста поширилася звістка, що наступного буде страта – згідно з вироком російського суду – членів Польського національного уряду.

Наступного дня багатотисячний натовп в тиші прощався з п'ятьма засудженими, яких вели на шибеницю. Найстаршому з них, генералу Ромуальду Траугутту, було лише 38 років. Він був керівником Січневого повстання – великого польського повстання, покликаного скинути російське ярмо. Хоча бої тривали до осені, смерть Траугутта та чотирьох його товаришів означила символічний кінець цього повстання. «Вони незворушно піднялися на ешафот і з досконалим [...] самоконтролем віддалися своїй долі», — повідомляла New York Times. Хоч в Америці тривала громадянська війна, у серпні газета двічі знайшла місце на своїх сторінках, щоб наблизити читачів до «останнього акту трагедії польського повстання».

Жити, як вільні люди

Середина 19 століття – це час, коли Захід вже пройшов першу фазу промислової революції й далі розвивався 1859 році починається будівництво Суецького каналу,

який радикально скоротить шлях з Європи до Індії та Далекого Сходу. Через рік Етьєн Ленуар патентує свій двигун внутрішнього згоряння у Франції. У 1861 році телеграф з'єднує східне узбережжя Америки із західним.

До Польщі, відсутньої на мапі тогочасного світу, сучасність наближається з великим запізненням. З кінця XVIII століття країна була поділена між трьома могутніми державами: Пруссією, Росією та Австрією. З точки зору Берліна, Санкт-Петербурга і особливо Відня, польські землі розташовані периферійно і до них ставляться зневажливо. Але це не єдина проблема. Поляки не можуть жити, як вільні люди. Їм доводиться боронитися від германізації та русифікації, а всі повстання за незалежність жорстоко придушуються.

«Ніяких мрій!» – проголосив новий російський цар Олександр II під час візиту до Варшави у 1856 році. У Королівстві Польському – так називалася спочатку автономна частина російського поділу – селяни все ще не могли дочекатися отримання виборчих прав. Патріотичні маніфестації у Варшаві закінчилися розстрілом беззахисного натовпу та введенням воєнного стану. Чашу гіркоти переповнив новий військовий призов, що мав охопити особи, яких підозрювали у змовницькій діяльності. Новобранців чекали п'ятнадцять років служби в царській армії – в трагічних умовах, часто за тисячі кілометрів від дому. Багато хто вважав за краще боротися, ніж миритися з такою долею.

Так 22 січня 1863 р. спалахнуло повстання, яке мало стати найтривалішим із польських повстань після поділу. Тимчасовий національний уряд закликав земляків «на поле останнього бою» за волю і незалежність. Водночас він оголосив про надання селянам виборчих прав і підкреслив, що всі, «без огляду на віру і походження», є «вільними та рівними громадянами країни». Це був великий крок у розбудові сучасної нації.

Самотня боротьба

Але на незалежність полякам довелося чекати ще понад півстоліття. Січневе повстання з самого початку було битвою Давида з Голіафом. Так, російська армія зазнала ганебної поразки в Кримській війні (1853–1856). Там, однак, турків підтримували сучасно оснащені армії західних країн: Великої Британії, Франції та Сардинського королівства. Поляки, однак, мусли воювати самі.

«Якийсь час війна за участю Франції та, можливо, Австрії, проти Росії, здавалося, висіла на волосині...», — пише відомий історик Анджей Новак. Значна частина західної громадської думки симпатизувала полякам, які боролися за волю проти царського деспотизму. Але в урядових кабінетах перемогла вузько зрозуміла Realpolitik. Військова допомога повстанню не надійшла.

Швидше, підтримку отримала Росія. Альвенслебенська конвенція, укладена 8 лютого 1863 р. у Петербурзі, передбачала російсько-пруське співробітництво в придушенні

Січневого повстання. Австрія, спочатку байдужа до повстання, у лютому 1864 р. оголосила стан облоги в Галичині – так у Відні називали відібрані у Польщі землі – і приєдналася до репресій проти польських борців за незалежність. Можна сказати, що три держави розподілу знову об'єдналися проти польського питання.

Хтось запитає, чому, попри це, повстанці воювали майже два роки, провели понад тисячу боїв і сутичок з російською армією, яка переважала. З тих самих причин, з яких багато разів раніше і пізніше поляки вирішували взяти до рук зброю, коли інші хотіли їх приборкати. Через незгоду з поневоленням, за збереження честі та особистої гідності. Так було вже у XVIII столітті, коли ослаблена Річ Посполита намагалася вирватися з-під російської опіки. Так було протягом усього XIX століття, коли Польща боролася за повернення на карту світу. А також у XX столітті, коли вона стала жертвою двох тоталітарних режимів: німецького нацизму та радянського комунізму. Свободу, якою ми насолоджуємося сьогодні, надовго здобуло лише покоління «Солідарності» — великого громадського руху, який народився на хвилі страйків у серпні 1980 року.

Довоєнна незалежна Польща (1918–1939) з великою повагою ставилася до ветеранів Січневого повстання – людей, які ефективно спонукали наступні покоління до боротьби за свободу. Сьогодні, через 160 років, ми завдячуємо їм такою ж повагою. І коли Україна захищається від російського вторгнення, ми чітко бачимо, що свобода не дається раз і назавжди. Її все ще потрібно плекати й, якщо потрібно, давати відсіч.

Кароль Навроцки

Tekst ukazał się w wyd. 49 miesięcznika opinii „Wszystko co Najważniejsze” oraz w mediach współpracujących w ramach projektu „Opowiadamy Polskę światu”.